

Artiste plasticien, interprète, bricoleur et touche à tout, Philippe Lefebvre, dit **FLOP**, est une sorte d'électron libre qui trouve dans les arts plastiques et le monde du spectacle vivant un terreau profitable pour faire vivre toute son imagination. Formé à l'École d'Art d'Alençon et à l'École des Beaux-arts d'Angers, il fonde en 1984, avec trois compères artistes, le groupe ZUR au sein duquel il explore les potentialités de différents langages artistiques : fait œuvre de lumières, de sons, d'installations insolites en intérieur ou en extérieur et mêle cinéma et peinture. FLOP collabore fréquemment avec différentes compagnies de théâtre dont Lili Désastre, Skappa, Les Souffleurs de rêves ou encore la compagnie Vélo Théâtre avec laquelle il poursuit plusieurs aventures en associant ses savantes machines lumineuses au langage dramaturgique de la troupe. En parallèle de ces divers projets collectifs, FLOP poursuit un travail en solo à travers des expositions et des mises en scène où seuls les objets et machines deviennent les acteurs d'un récit romanesque laissant à chaque spectateur le soin d'y déployer et projeter sa propre histoire. Expressives et expressionnistes, ses œuvres nous invitent à un voyage féérique insolite dans les arcanes des jeux d'ombres et de lumières d'un théâtre des plus singuliers. De machines rudimentaires – ficelles, ampoules et quelques miroirs – FLOP saisit tous les potentiels des quelques rayons lumineux qu'il fabrique sous nos yeux, en dessine l'apparition dans un théâtre d'objets extraordinaire et magique.

Prochainement au T4S

JEUDI 22 NOVEMBRE À 20H15

MEET FRED \ MARIONNETTES

Hijinx – Blind Summit
Spectacle en anglais, surtitré en français

DIMANCHE 25 NOVEMBRE À 14H30 OU 17H

LA GRENOUILLE AU FOND DU PUIS CROIT QUE LE CIEL EST ROND \ MARIONNETTES – DÈS 6 ANS

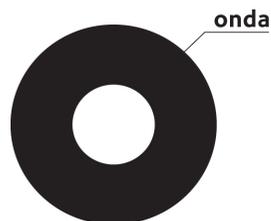
Charlot Lemoine/Tania Castaing/Cie Vélo Théâtre

MERCREDI 28 NOVEMBRE À 20H15

PRISON POSSESSION \ THÉÂTRE

François Cervantes

Avec le soutien de l'Onda – Office national de diffusion artistique



ville de **gradignan** 



Dal vivo !

FLOP

Conversation avec Philippe Lefebvre, dit FLOP

JEREMY TRISTAN GADRAS : Vous êtes artiste plasticien et vous avez pour singularité d'utiliser la lumière comme médium. Vous êtes également le fondateur du groupe d'artistes ZUR (pour Zone Utopiquement Reconstituée) avec lequel vous mariez plusieurs langages artistiques comme le cinéma, la peinture, le son, la danse ou encore la marionnette. Pourriez-vous nous présenter ce parcours atypique ?

FLOP : Je suis plus exactement l'un des trois fondateurs de ZUR. Nous nous sommes rencontrés à l'École des Beaux-arts d'Angers et nous avons très vite eu l'envie de mener un travail de groupe en échangeant et explorant de multiples techniques et esthétiques. Nous étions avides et curieux d'expériences. Mon travail personnel dépend beaucoup de ce groupe puisque très vite nous nous sommes intéressés au langage filmé, soit par l'intermédiaire d'installations, soit en utilisant les dispositifs du cinéma en commençant pas le super 8, ensuite le 16 millimètre. Nous utilisons alors l'image projetée dans des espaces publics mais au lieu de les propulser sur des écrans de tissus, nous les projetons sur de l'eau, de la fumée ou encore de la vapeur. C'est une autre relation à l'image que nous voulons créer, quelque chose proche de l'apparition, de la magie.

En parallèle, j'ai toujours aimé travailler avec d'autres compagnies comme le Vélo Théâtre ou des compagnies danoises. Je me mets au service d'une idée, d'un spectacle auquel je n'aurais pas forcément pensé. À côté de ces projets collaboratifs, je mène également mes propres recherches, en avançant à mon rythme, seul dans mon atelier. Lorsque nous sommes en groupe – aujourd'hui le collectif compte une vingtaine de personnes –, on est amené à faire des compromis. Je travaille toujours avec ZUR, mais j'ai également besoin de me retrouver seul pour des créations plus intimes !

Dans ce spectacle, vous composez devant nous des paysages, des ambiances et des récits à l'aide d'objets hétéroclites et en utilisant les potentiels infinis de la lumière et des ombres projetées. Le titre *Dal Vivo* renvoie d'ailleurs à cette idée de *work in progress*, de travail sur le vif. Pourquoi avoir choisi ce processus de fabrication ?

Cette création, *Dal Vivo*, est en quelque sorte liée à l'exposition *Heureuses lueurs* mais également au travail que je mène avec les enfants dans le cadre d'ateliers de création au sein desquels je montre comment on fabrique des illusions avec peu de choses : à partir d'un simple verre d'eau, d'une petite lumière et d'un dessin sur transparent. Pour *Dal Vivo*, j'avais besoin de créer une petite pièce, comme un solo, qui serait une sorte de manifeste de mes créations et mon métier. Le titre peut être traduit par *sur le vif* ou encore *en direct*. L'idée est de tout montrer, *in situ* et *à vue*. Dans l'exposition *Heureuses lueurs* les machines sont déjà créées, elles sont là, en face du

spectateur. Dans *Dal Vivo*, je fais voir au public quelques recherches en lui dévoilant une partie du processus de création de l'image et de l'illusion. Si on ne voyait que l'image sur l'écran, sans la manipulation, l'interprétation serait toute autre : nous pourrions simplement nous dire qu'il s'agit d'une simple vidéo ou photo. Révéler le maniement des machines, c'est aussi aller au bout de l'idée que l'on peut fabriquer des images sensibles et poétiques avec trois fois rien, des moyens simples et matériaux rudimentaires.

Pour la scénographie, vous avez fait appel à une amie danseuse pour travailler votre présence et votre gestuelle au sein de cette œuvre...

Effectivement. L'image se crée suite à plusieurs manipulations qui occasionnent beaucoup de déplacements dans l'espace. Je n'ai pas réellement travaillé sur la danse, mais plus sur la manière dont on peut se mouvoir pour mieux s'effacer lors de la représentation, pour que l'on m'oublie réellement.

Nous avons repris toute la trame du récit ainsi que le parcours de la création des images pour en simplifier les gestes, pour prendre certains raccourcis et réduire ainsi le plus possible les déplacements. Nous avons créé une petite écriture "chorégraphique", ou plutôt une écriture de déplacements dans l'espace ! Il y a aussi beaucoup de fils électriques et d'objets au sol que je dois éviter tout en me faufilant ! Je dois rester discret, toujours au profit de l'image que je crée sur l'écran. Je suis alors un peu à contre-jour, on ne me distingue pas forcément beaucoup... Mais on perçoit tout de même une présence, une silhouette. Si les déplacements et les gestuelles étaient mal gérés, si je faisais trop d'aller-retour, alors l'image pourrait vite être polluée ainsi que tout ce qui émane de cette construction. Il faut donc que je m'efface le plus possible pour laisser place à l'imagination et à l'illusion que peut suggérer une image.

Vous parlez plus volontiers de performance pour qualifier ce travail et non d'une mise en scène. L'œuvre diffère-t-elle d'une représentation à l'autre ? Qu'entendez-vous par performance ici ?

L'image, mais également ce qu'elle doit raconter, restent les mêmes. Seulement, cette dernière est créée par l'accumulation et la somme de toutes petites choses souvent très fragiles qui se déroulent sur le plateau : reflets, ombres, variations de lumières... D'une représentation à l'autre, elle peut prendre une forme un peu différente avec un résultat légèrement distinct. Je suis souvent surpris lorsque j'entends certaines réactions de spectateurs qui perçoivent des choses que je n'imaginai pas faire apparaître ! On pourrait dire que l'image est constamment "sur le fil". Elle est toujours très fragile. Si l'écriture est la même, il y a cependant des moments où je ne peux pas obtenir certains effets voulus et pensés. J'en obtiens d'autres parfois que je n'avais pas anticipés. Ce n'est pas tant une performance dans le sens d'une improvisation, mais une performance dans le sens d'une création qui peut différer en fonction de la fragilité de l'image qui est en train d'apparaître !

Propos recueillis par Jeremy Tristan Gadras, novembre 2018.

Marionnettiste, interprète et metteuse en scène, **Uta Gebert** fabrique de fantaisistes univers dans lesquels elle développe un langage artistique personnel, œuvrant dans la sobriété, le minimalisme, évinçant ainsi la parole au profit d'images mystérieuses et de gestualités éloquentes. Formée à l'École de théâtre Ernst Busch de Berlin et à l'École nationale supérieure des Arts de la marionnette de Charleville-Mézières, Uta Gebert fonde en 2013 la Numen-Company avec laquelle elle explore différentes expériences de manipulations et construit des récits fictionnels symboliques souvent teintés d'histoires mythologiques ou fantasmagoriques. Sachant pertinemment que l'illusion est intimement liée à la perception, elle use des images, des sons et des lumières, afin que spectateur éprouve une expérience émotionnelle personnelle favorisant ainsi un cumul interprétatif. Sa création *Solace* interpelle, inquiète et questionne en faisant d'une marionnette anthropomorphe l'écho de nos rêves les plus intimes, où la solitude se mêle à la crainte et aux questions métaphysiques. Dans cette création, d'une simplicité ardue empreinte d'une épure poétique, le corps de la marionnettiste anime la matière inerte, corps toujours au service de l'objet qui prend vie, au service de l'illusion et de l'imagination. Une œuvre manifeste du travail singulier de cette marionnettiste berlinoise, qui ne cesse de surprendre et innover dans le champ du théâtre de la marionnette contemporaine.

Prochainement au T4S

JEUDI 22 NOVEMBRE À 20H15

MEET FRED \ MARIONNETTES

Hijinx - Blind Summit
Spectacle en anglais, surtitré en français

DIMANCHE 25 NOVEMBRE À 14H30 OU 17H

LA GRENOUILLE AU FOND DU PUIS CROIT QUE LE CIEL EST ROND \ MARIONNETTES - DÈS 6 ANS

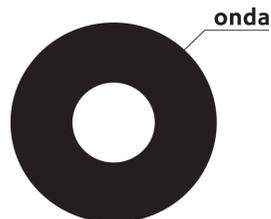
Charlot Lemoine/Tania Castaing/Cie Vélo Théâtre

MERCREDI 28 NOVEMBRE À 20H15

PRISON POSSESSION \ THÉÂTRE

François Cervantes

Avec le soutien de l'Onda - Office national de diffusion artistique



ville de **gradignan**



Solace

UTA GEBERT

Conversation avec Uta Gebert

JEREMY TRISTAN GADRAS : Vous êtes marionnettiste, scénographe, plasticienne et également la fondatrice de la Numen-Company, à Berlin. Au sein de celle-ci, vous élaborez des créations singulières, expérimentales, développant un langage scénique épuré, minimaliste, où le geste et la communication corporelle remplacent la parole. Pourriez-vous nous présenter cette compagnie ?

UTA GEBERT : La Numen Company essaie de porter le renouveau de la marionnette contemporaine au-delà des frontières, en faisant de la scène un espace de recherches porté sur l'intuition et la spontanéité du travail de plateau. Une ambition qui perdure depuis sa création en 2005 jusqu'à obtenir le prix de la Création et de l'Expérimentation à l'Institut de la Marionnette de Charleville-Mézières en 2015. Nous développons notre propre langage scénique dans lequel la parole s'efface pour laisser place à une esthétique visuelle. Dans cette sobriété de la narration, nous tentons de nous appliquer à un certain minimalisme, à une gestuelle précise et essentielle, pour fabriquer des images énigmatiques dont l'épure et la beauté poétique interpellent.

Solace est un terme latin que l'on peut traduire par consolation. Dans cette œuvre, vous mettez en scène un jeune garçon abandonné dans un paysage désertique qui cherche du réconfort et croise plusieurs démons ou monstres sur son chemin. Quelle a été votre inspiration pour cette histoire ?

Je choisis toujours un thème qui m'intéresse personnellement et je me laisse guider par mon imagination et par mon instinct. J'aime particulièrement travailler sur les limites et les frontières qu'imposent certains sujets, sur ce que l'on voit et ne voit pas et sur tout ce qui n'est pas réellement clair en nous. J'aime jouer sur ce qui nous trouble. Questionner l'enfance ou encore l'âge adulte et les frontières qui séparent ces deux phases. Je pense que tout ce qui trouble questionne les gens et nous rapproche de nous-mêmes. En remettant les choses en question, on peut dégager plusieurs émotions du spectateur. Ici, je questionne le rapport de chacun avec sa propre solitude, mais aussi le besoin de réconfort en abordant ce thème à travers le regard d'un enfant perdu, qui rencontre d'énigmatiques personnages sur son chemin.

En tant qu'acte à la fois intime et social, consoler permet de soulager les souffrantes tout en unissant les hommes. C'est une pratique délicate mais puissante qui tend à insuffler un élan de vie au cœur de l'humain.

Selon le marionnettiste Renaud Herbin, « la marionnette possède cet immense avantage d'être le miroir de nos existences charnelles et de nous inviter par l'art de la concision à faire une autre expérience du monde ». Est-ce cette idée qui motive vos créations : faire en sorte que chacun s'y retrouve, selon ses propres souvenirs et sa propre personnalité ? Comme

un miroir de nos émotions personnelles et intimes ?

Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est de travailler sur des images qui peuvent laisser cours à une interprétation libre et personnelle. Sans pour autant donner des explications exhaustives aux spectateurs, je lui donne – ou lui suggère – des images et des gestuelles qu'ensuite il peut à sa façon comprendre et interpréter, selon ses propres émotions, ses propres souvenirs et son vécu. Des images dans lesquelles il peut se retrouver, voire s'identifier.

Je n'ai pas la vérité de tous les sujets et thèmes que j'aborde dans mes créations, je propose seulement quelque chose de l'ordre de la fabrication d'images associatives, libres, sans imposer au spectateur mon propre regard. C'est bien cela oui ! J'aime travailler sur la liberté des images et la liberté des interprétations qu'induisent ces dernières. Par un jeu de lumière qui dévoile autant qu'il cache certains éléments, on peut faire voir des choses qui ne sont pas présentes. Je laisse ainsi libre cours à l'imagination de celui qui observe les images se succéder. Comme dans un rêve, où tout se transforme, tout est possible et tout peut prendre vie.

Quel rapport entretenez-vous avec cet art : l'art de la marionnette ? Qu'est-ce qui vous attire encore aujourd'hui dans ce partage entre animé et inanimé ?

Pour moi, la marionnette est comme un objet sacré. C'est un objet normalement inerte, qu'on pourrait dire mort, mais à qui on peut donner vie en lui donnant du mouvement. Déjà enfant c'est ce qui m'intéressait ! Je me suis toujours interrogée sur ces questions existentielles : savoir qu'est-ce que la mort, au contraire qu'est ce que la vie, ce qui donne vie ? Cette frontière entre les deux notions, vie/mort, me questionne et je la retrouve constamment dans la marionnette. Qu'est-ce qui fait qu'un objet mort prenne vie devant nous au grès des mouvements que je lui prête, mais aussi par notre propre imagination à lui donner corps et vie. Qu'est-ce qui donne cette illusion ? Qu'est-ce qui fait illusion, devant nous et en nous ? J'aime l'idée de ne pas savoir moi-même ! Cette idée trouble les gens car on n'aimerait tout savoir : ça nous rassure, nous conforte. J'aime travailler sur cette idée du trouble car cela questionne beaucoup les gens. Avec la marionnette rien n'est sûr et sa naissance sur un plateau peut troubler la perception que l'on avait d'elle avant qu'elle s'anime. Rien n'est fixe avec la marionnette !

Il y a quelque chose qui se passe entre le public et la marionnette, qui ne peut se définir, se saisir. En faisant croire au public que la marionnette est une personne réelle, dotée d'une âme et de la vie, il vit à travers ses propres émotions. C'est assez fascinant. Moi-même il faut que je l'accepte ! Si je ne croyais pas que mes marionnettes étaient vivantes, alors les gens n'y croiraient pas non plus ! C'est une base selon moi, croire que l'objet prend vie. Le considérer comme vivant ! Toute l'énergie que je mets à les concevoir et les fabriquer, ainsi que toutes mes émotions, se transmettent au public et c'est ce qui, selon moi, permet justement de toucher le spectateur, de l'émouvoir et surtout de le laisser interagir personnellement avec les images qu'il découvre.

Propos recueillis par Jeremy Tristan Gavras, novembre 2018.

Conception,
mise en scène &
scénographie

Uta Gebert

Avec

Uta Gebert

Marine Chesnais

Laura Siegmund

Musique

Hahn Rowe

Création lumière

Jérôme Houllès

Conseil dramaturgie

Meriam Bousselmi

Geeske Otten

Ruth Mariën

Costume

Sonja Albartus

Collaboration artistique

Gabriel Hermand-Priquet

Ursula Gebert
